

L'implantation des luthériens à Paris (1635-1809)

Une histoire insolite et longtemps inédite.

Des luthériens à Paris, aux XVII^e et XVIII^e siècles, cela ne paraît pas possible, même au temps du respect de l'Édit de Nantes. Aucun service religieux autre que la messe catholique n'était toléré. Et après la Révocation, toute manifestation du « protestantisme » est interdite en France.

Cependant, sous la protection des chapelles scandinaves deux communautés d'artisans luthériens s'implantent solidement dans la capitale. Dispersées sous la Révolution, regroupées sous l'Empire, elles sont officiellement détachées des chapelles et réunies pour leurs cultes en 1809 en une Église luthérienne française parisienne qui existe encore aujourd'hui.

Le premier culte luthérien à Paris : un acte de foi ou une provocation ?

Octobre 1626 - Une proclamation cosignée par une vingtaine de princes et ambassadeurs scandinaves et allemands en mission diplomatique à Paris fait savoir qu'à l'une de leurs ambassades (non précisée), sous la présidence du **pasteur suédois Jonas Hambræus**, un service luthérien avec sainte Cène a été célébré. Ce document est plus qu'un acte de foi : contraire aux usages diplomatiques et aux lois du royaume, c'est une nouvelle à sensation. Et l'appel à tous les luthériens à Paris à se joindre à eux « la prochaine fois », c'est presque une provocation.

Cependant, faute d'indications précises sur les lieux et temps, cette invitation ne peut se réaliser qu'en 1635 avec l'installation d'**Hugo Grotius** comme légat permanent de Suède à Paris. Il s'établit au quai Malaquais, ouvre sa chapelle et engage Hambræus comme pasteur. Un culte luthérien est proposé chaque dimanche et tous les luthériens présents à Paris peuvent désormais s'y rendre.

Le temps des « princes et ambassadeurs de nos alliés » est aussi celui des pauvres immigrants allemands.

Qui sont les premiers luthériens de Paris ? Nous avons, pour nous renseigner là-dessus, le registre que le pasteur Hambræus tint de « tous ceux qui ont communie à la chapelle de Suède depuis 1635 » (et jusqu'à 1680).

Tous, ou presque, des étrangers. Rois et princes d'abord – dont le prince palatin Carl-Gustav qui deviendra roi de Suède –, ducs, comtes, landgraves de l'Empire germanique... ont passé par là et apposé dans le livre leurs sceaux magnifiques. Des ambassadeurs aussi (ceux de la négociation de l'alliance avec la France), Axel Oxenstierna, Magnus de La Gardie, Eric Sparre... et de grands capitaines de la guerre de Trente Ans, Nils Brahe, Gustav Horn, Johann Baner, Gustav Wrangel... sont aussi venus prier chez Hambræus, au moins une fois. Et ces « princes et ambassadeurs de nos alliés », comme les nommaient le roi Louis XIII se pressent, le dimanche, aux premiers rangs.

Mais ils ne sont plus seuls et très nombreux sont les étudiants scandinaves et allemands : ils peuplent les cinq collèges de leur langue à la Sorbonne. Viennent aussi des apprentis artistes pour se perfectionner à nos académies : certains seront célèbres, tels Lundberg, le portraitiste des rois, qui fit le tableau d'autel de la chapelle de Suède, Bruckmann qui fournit les cours en tabatières, le médailleur Meybusch, ou le peintre Ehrenstrahl... Bref des gens souvent brillants, mais qui vont et viennent et ne restent pas.

Toutes les autres signatures sont celles d'immigrants allemands. Ce sont des pauvres gens qui fuient leurs pays dévastés par la guerre et viennent en France dans l'espoir de remplacer au travail les huguenots persécutés et qui, eux, commencent à s'en aller. Ils arrivent à Paris sans papiers, sans bagages, ne parlent pas la langue, ne savent pas où s'adresser pour être embauchés. Y-a-t-il au moins un endroit où pratiquer leur religion ? C'est à la chapelle de Suède, un dimanche matin qu'ils trouvent le salut. Accueillis par le pasteur Hambræus qui les inscrit dans son livre, ils partagent un culte réconfortant avec des frères en la foi. À la sortie, ils sont pris en charge par des aînés déjà implantés qui les hébergent et les aident à se placer. Ainsi, se regroupe au fil des ans autour de la chapelle de Suède une petite communauté germanique parallèle, stable, priante, solidaire.

C'est pour la protéger des menaces de dispersion en cas de révocation de l'édit de Nantes que, dès 1679, le légat de Suède, **Nils Bielke**, la transforme en « communauté d'ambassade ». Il lui assure de ce fait la protection et les subsides du roi de Suède, lui procure l'exterritorialité de l'ambassade pour l'exercice de sa religion en toute liberté, l'autorise à pratiquer sa langue, l'allemand, pour le culte sous la direction d'un pasteur allemand, **Cephalius**, qu'il fait venir et qui tient maintenant registre. Il n'en avait évidemment pas le droit et seules les très bonnes relations franco-suédoises de la période évitent l'incident diplomatique.

Du mal à vivre pour des protestants dans le grand Paris catholique : le « temps des humbles ».

Tranquilles pour la pratique de leur foi, ces étrangers protestants n'en rencontrent pas moins des difficultés matérielles quotidiennes à vivre dans une société catholique et xénophobe. Difficultés à s'établir : un règlement pour les étrangers, très rigoureux, inscrit dans les statuts de la corporation, ralentit leur implantation.

Difficultés à se marier : par trois arrêts, le roi a interdit à ses sujets d'épouser quelqu'un d'une autre religion, de choisir un étranger, d'aller se marier à l'étranger sans son expresse permission !

Impossible pour eux de se faire soigner dans les hôpitaux, tous tenus par des congrégations catholiques où l'on cherche à les convertir avant de les soulager !

À quoi s'ajoute, après 1685 et la dévastation du cimetière protestant de la rue des Saints-Pères, le problème des inhumations : il faut se contenter d'enterrements nocturnes le long des berges de la Seine...

Et sans les subsides venus de Suède (500 RD royaux par an) distribués au sortir du culte aux plus indigents et les soins prodigués par la diaconie paroissiale, isolé dans le grand Paris catholique, le petit groupe n'aurait pu survivre.

L'irruption des artisans spécialisés : enracinement et embourgeoisement.

Tout change après la mort de Louis XIV : courtisans et grands seigneurs reviennent s'installer à Paris. Pour loger, meubler, servir, habiller, distraire, transporter ces « revenants », il faut des gens compétents : Alsaciens et Allemands, pour la plupart luthériens, spécialisés en ces arts, affluent vers la capitale.

Ce sont des gens du meuble, des ébénistes surtout, qui importent dans l'art le « rococo » allemand. Ils font travailler tout un petit monde de menuisiers, tourneurs, laqueurs, marqueteurs, doreurs, vernisseurs, bronziers, serruriers d'art. Seize d'entre eux obtiennent la prestigieuse estampille royale, dont **Oeben**, **Riesener** et **Bennemann**, promus même « ébénistes de la couronne » : ils font le bureau du roi Louis XV à Versailles ! Des gens d'habits – les tailleurs allemands surtout ont grande réputation – mais aussi des cordonniers, chapeliers, perruquiers, fabricants de bas, gants, dentelles et rubans pour mettre les précieuses et les petits marquis à la mode.

Des bijoutiers, tels **Boehmer** et **Bassenge** – ceux de l’affaire du collier de la reine – ou bien Strass, l’inventeur de la pierre à qui il a donné son nom... Des indienneurs, dont **Oberkampf**, l’inventeur des toiles de Jouy. Des selliers-carrossiers : c’est l’équipe de **Ludwig** qui construit pour Fersen la berline de la fuite de Louis XVI à Varennes. Des musiciens encore, qui introduisent en France la musique baroque, des luthiers, facteurs d’orgues et de clavecins, puis de pianos forte, de cors ou de harpes : celle de la reine MarieAntoinette fut commandée à **Nadermann**. Spécialisés dans des activités où on les attend, ces artisans s’implantent facilement. Pour échapper à la corporation, ils s’installent en colonies comme « ouvriers libres », aux faubourgs, les ébénistes au Faubourg Saint-Antoine, les carrossiers au Faubourg Saint-Germain, les facteurs d’instruments à Montmartre, les tailleurs et cordonniers le long des rives de la Seine, de part et d’autre du Pont Neuf. Des boulangers alsaciens, des bouchers allemands, des aubergistes suisses se répartissent entre ces divers noyaux actifs. Tout un petit monde de gens courageux, entreprenants, solidaires qui ne tarde pas à s’intégrer : dès avant le milieu du 18^e siècle, il y a demande d’un culte en français à la chapelle.

Un âge d’or pour les artisans.

Avec l’arrivée en poste du pasteur **Baer** (1742-1784) s’amorce « le meilleur des temps ». Grâce à son envergure, grâce à ses relations en haut lieu, grâce à son engagement pastoral, grâce aussi à l’air du temps, les dernières difficultés de vie quotidienne disparaissent. Déjà installés aux faubourgs, les artisans échappent aux contraintes des règlements corporatifs. Désormais soignés, lorsqu’ils sont malades, à l’« infirmerie pour tous les luthériens » que leurs pasteurs ont ouverte, ils sont maintenant sûrs, en cas de décès, d’avoir une sépulture décente dans la cour du cimetière pour les étrangers protestants. Surtout, ils peuvent épouser légalement la jeune fille française de leur choix en sollicitant du roi un « brevet de permission royale de se marier à l’étranger » mis au point par leur pasteur. Négociés au coup par coup, à partir de 1783, les brevets sont toujours accordés. Et depuis l’arrivée d’un pasteur alsacien bilingue, on prêche aussi en français à la chapelle de Suède. Tous les vœux sont donc exaucés, et pour les bien implantés de cette communauté, enrichis, francisés, voire un peu « snobs » – ceux que laissent apparaître les registres de mariage et baptêmes, les seuls que nous possédions – les vingt dernières années de l’Ancien régime, avec Baer, sont bien un « âge d’or ».

Mais les autres ?

La chapelle du Danemark à la rescousse : une deuxième communauté luthérienne.

C’est pour les « autres », les arrivants non spécialisés ou s’adonnant à de « petits métiers », les chaudronniers, porcelainiers, charrons, fabriquants de clous, tanneurs... et qui, tous et pour longtemps, ne s’expriment qu’en allemand, qu’en 1744 l’ambassadeur danois **Johann Hartwig Bernstorff** décide d’ouvrir aussi sa chapelle. Et, pour tenir le poste, fait venir un pasteur allemand. Mathias Schreiber fut un vrai apôtre : au cours de son long pastorat (il mourut à la tâche en 1784) il regroupa autour de la chapelle danoise une toute petite communauté de gens humbles, très priante, très soudée, à l’ambiance très familiale et qui restera germanophone jusqu’à la fermeture de la chapelle en 1810.

Ceux qui, ici, arrivent à s’embourgeoiser émigrent chez les « Suédois », puis finissent chez les réformés : c’est le cas des Oberkampf.

Les fidèles des communautés respectives s'ignorent : la langue et le statut social dressent entre eux une frontière. Mais les deux pasteurs se connaissent, ils s'entendent à merveille, se rendent de mutuels services. Ensemble, ils affronteront héroïquement les dangers révolutionnaires.

Dans la tourmente révolutionnaire.

La Révolution porte un coup fatal à cette vie tranquille. Tandis que la chapelle du Danemark, plus humble et plus populaire est moins inquiétée, la chapelle de Suède, compromise par les intrigues de Fersen pour sauver la famille royale, devient le point de mire des révolutionnaires excités. Dénoncés comme « un nid de conspirateurs », tous ceux qui la fréquentent sont maintenant « suspects ». Après l'échec de la fuite à Varennes, c'est la débâcle : les conjurés émigrent précipitamment, l'ambassadeur Staël abandonne son poste et tout le personnel le suit ; et les fidèles étant compromis – la berline a été montée par une équipe paroissiale – se terrent.

Resté seul à l'ambassade et chargé de tout, le pasteur Gambs assume toutes les responsabilités diplomatiques et religieuses, se bat sur tous les fronts, subit tous les affronts, réquisitions, perquisitions, convocations, menaces et violences des bonnets rouges de son quartier. Mais avec obstination, il continue à assumer héroïquement contre vents et marées, sa tâche de pasteur, mariant et baptisant finalement plus de catholiques que de protestants, puisqu'il est seul à Paris, avec son collègue danois Göricke, à avoir encore le courage de le faire.

Mais où est passée la communauté ? Volatilisée : au dimanche de la Pentecôte 1794, ils ne sont plus que quatre ! Les uns apeurés sont repartis au pays, les autres se cachent. Certains sont devenus athées ou pire, engagés dans le mouvement violent révolutionnaire. Comme Georges Mutel, chef d'une bande pillarde au Faubourg Saint-Antoine ; Tobias Schmidt, promoteur de la guillotine ; ou Johann Koller que ses exactions en Vendée avec « les brigades sanglantes » ont fait surnommer « Jean Colère » !

Sans perdre courage, mais sans fidèles et sans ressources – la pension royale de Suède parvient clandestinement mais est payée en assignats complètement dépréciés – les deux pasteurs liquident l'infirmerie. Mais les chapelles restent ouvertes pour les quelques courageux qui s'y risquent.

La prospérité revient avec la paix.

Avec la paix consulaire (1800), les communautés se réactivent. Des anciens réapparaissent, refont carrière comme Bennemann. ; ci-devant « ébéniste de la Couronne », maintenant chargé de meubler la Malmaison pour Joséphine ou Frédéric Moensh, décorateur du hameau de Marie-Antoinette, qui peint les plafonds de l'Opéra en 1800 avant de devenir le décorateur du sacre de l'Empereur en 1804 ! L'immigration allemande reprend avec la demande de la nouvelle cour. Bien plus, seuls lieux de culte luthérien dans la capitale, les chapelles sont maintenant fréquentées par de hauts fonctionnaires d'origine alsacienne, en postes importants dans d'administration consulaire : le diplomate Otto, le ministre Reichard, l'interprète aux ministères Rosenstiel – il servait déjà les rois – le légiste Pfeffel, les frères Cuvier, directeurs du Museum, l'ingénieur principal Haussmann. À eux viennent se joindre aux premiers rangs, quand ils sont à Paris, les officiers supérieurs de l'Empereur : les généraux Rapp – son aide de camp – , Dentzel, Walther, Mac Donald... Voilà venu « le temps des notables », des notables qui ne rêvent que d'émanciper les communautés de la tutelle étrangère, voire de la domination trop autoritaire de leurs pasteurs.

Sur un coup de colère de Napoléon, l'émancipation.

C'est la reprise, en 1804, de « l'affaire des registres » non confiés à l'administration en 1792 qui remet tout en question. Elle amène à la découverte incidente par Napoléon de ces chapelles étrangères fréquentées le dimanche par des luthériens français, pire, par des personnages importants de ses ministères et de son état major ! Sur un coup de colère, il décide d'interdire aux Français d'aller là, et à leurs aumôniers de prêcher en français. Il promet de donner un lieu de culte aux luthériens parisiens.

Que deviennent les luthériens de Suède ? Tandis que, pour le culte, ils sont fraternellement accueillis à la chapelle du Danemark qui fonctionne encore, les notables multiplient les démarches en haut lieu pour obtenir de l'empereur un statut digne d'eux. Après deux années de pétitions, de comptages, d'interventions, de négociations, Napoléon leur accorde enfin par le décret de Nantes (1808) une Église consistoriale de pleins droits ; par le décret de Bayonne, il leur désigne comme lieu de culte à Paris, les bâtiments des Carmes-Billetteries-au-Marais. Officiellement et solennellement inaugurée le 26 octobre 1809, ce sera l'église de tous les luthériens de Paris. Elle existe encore aujourd'hui.

Janine Driancourt-Girod

Bibliographie :

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *Les luthériens à Paris de 1626 à 1809*, Thèse de doctorat d'État, 4 volumes, 1239 pages, Paris Sorbonne, 1990.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *L'insolite histoire des luthériens de Paris*, de Louis XIII à Napoléon , Paris, Albin Michel, 1992.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *La vie clandestine des Luthériens de Paris*, Revue l'Histoire n° 178, juin 1994.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *Ainsi priaient les luthériens : la vie religieuse, la pratique et la foi des luthériens de Paris au XVIIIe siècle*, Préface de Jean Delumeau, Edition du Cerf, 1992.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *Les cantiques des premiers luthériens de Paris (1635- 1809) : des œuvres « sur mesure »* Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne , Histoire : Humanisme, Hymnologie, 1997.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *Une confession invariante : une pastorale selon les temps, La prédication à la chapelle de Suède (1679 à 1806)*, Bibliothèque du texte et de l'idée Vol V, Centre de recherches scandinaves, Université de Nancy II.

Le soleil et l'Étoile du Nord : La France et la Suède au XVIIIe siècle 1994, Catalogue (467 pages) commenté et illustré de centaines de reproductions, publié par la Réunion des Musées Nationaux.

LABROUSSE (Elisabeth), *Une foi, une loi, un Roi* Genève, Payot / Labor et Fidès, 1985.

ROCHE (Daniel), *Le peuple de Paris*, Paris, Aubier, 1981.

MERCIER (L. Sébastien), *Le tableau de Paris*, Ed. abrégée, Paris, Maspero, 1985.

VERLET (Pierre), *L'Art du Meuble à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1968.

PRAT (J. Henri), *Histoire du Faubourg Saint Antoine*, Paris, Tigre, 1985.